

**La prospection de nouvelles interprétations de Benveniste : la présence de
*Dernières leçons : Collège de France 1968 et 1969***

Valdir do Nascimento Flores

(CNPq/UFRGS)

Au moment de terminer cet ensemble d'expositions à propos de la réception de la linguistique de Saussure et de Benveniste au Brésil, je voudrais remercier Irène Fenoglio de l'invitation qu'elle m'a faite, d'être avec son équipe de travail. Cela a été un honneur pour moi, d'avoir été ici. Je tiens également à remercier Giuseppe D'Ottavi du soutien et de la gentillesse de me recevoir. J'espère pouvoir vous revoir tous bientôt, cette fois, au Brésil.

Je commence, alors, ma dernière exposition, intitulée « La prospection de nouvelles interprétations de Benveniste : la présence de *Dernières leçons* ».

Depuis les dernières années, on a commencé à voir la diffusion de travaux du linguiste Émile Benveniste, jusqu'alors inconnus du public brésilien. On peut mentionner, en particulier, le livre *Dernières leçons : Collège de France 1968-1969* – publié en 2012, sous la direction de Jean-Claude Coquet et d'Irène Fenoglio, qui réunit les notes des derniers cours d'Émile Benveniste au Collège de France et qui a été traduit, au Brésil, sous ma direction, en 2014.

Ces publications – associées à un intérêt croissant à la pensée de l'auteur dans plusieurs domaines de la connaissance (l'anthropologie, la philosophie, etc.) – font croire que nous vivons dans une époque de rénovation de la lecture de l'œuvre de Benveniste. En effet, l'auteur – jusqu'alors, considéré seulement comme le fondateur de ladite linguistique de l'énonciation – voit ses idées redimensionnées et la portée de sa pensée élargie.

Une fois admise cette « nouvelle » réalité, je veux – dans cette dernière exposition – développer, au moins en partie, deux perspectives d'interprétation sur la présence de *Dernières leçons* parmi nous, au Brésil : **la première**, d'ordre plus

rétrospective, concerne les effets de cette récente publication sur ce que nous croyions qui était déjà établi à propos du travail de l'auteur ; la **seconde**, d'ordre plus prospective, met l'accent sur les perspectives ouvertes à d'autres études du langage, pas celles largement diffusées et développées jusqu'à présent.

Tout d'abord, en fait, il n'est pas surprenant que *Les dernières leçons*, récemment rendues publiques, concernent un thème qui ne peut pas être considéré comme portant sur « linguistique » *stricto sensu*. Benveniste, dans les *Dernières leçons*, traite de la relation entre de différents systèmes sémiologiques et l'écriture, ce qui, pour moi, est un thème qui ne se limite pas à la linguistique.

Or, l'écriture est l'objet d'étude de divers domaines du savoir. Je me souviens ici – seulement pour vous donner un exemple – du chapitre 28, « La leçon d'écriture », du livre *Tristes Tropiques*, de Claude Lévi-Strauss, publié en 1955, dans lequel Lévi-Strauss présente un récit ethnographique qui raconte les expéditions que l'anthropologue a faites à l'intérieur du Brésil entre les années 1933 et 1939. Dans ce chapitre, Lévi-Strauss montre comment les autochtones se sont appropriés l'écriture et conclut que le scribe a une position dominante sur les autres en fonction du pouvoir accordé par la valeur symbolique de l'écriture.

Il s'agit, pour moi, d'un exemple suffisant pour démontrer que l'écriture est un thème qui va au-delà de l'approche linguistique. Ainsi, la première chose qui attire mon attention, quand je lis les *Dernières leçons*, c'est que – bien que Benveniste indique clairement le rôle que la langue joue dans sa conception de l'écriture – le thème est d'un intérêt général.

Et comment pourrait-il être différent ? Après tout, l'écriture est étudiée dans les *Dernières leçons* dans sa relation avec d'autres systèmes sémiologiques.

En outre, comme nous le savons tous, Benveniste a toujours été intéressé aux relations que le champ de la linguistique entretient avec les différents domaines de la connaissance. C'est ainsi que nous pouvons expliquer la présence, dans les deux volumes de *Problèmes de linguistique générale*, de textes qui traitent de thèmes si divers entre eux, comme, par exemple : les relations de homonymie et le langage onirique (cf. « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ») ; la philosophie analytique du langage (cf. « La philosophie analytique et le langage ») ;

les relations avec la culture et la société (cf. « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen ») ; d'entre autres.

Cependant, *Dernières Leçons* est différent, si l'on considère ce que nous connaissons comme les dernières réflexions de Benveniste. Et sa différence concerne moins le thème – l'écriture – et plus la perspective méthodologique esquissée pour traiter de ce thème.

En fait, je veux ici défendre deux idées.

La **première**, que je vous présente dans la première partie de cette exposition, c'est qu'à mon avis les idées présentes dans les *Dernières Leçons* mettent en évidence, ponctuellement, des problèmes qui sont thématiques en passant dans des dernières publications de Benveniste auxquelles nous avons accès. Je cite, en particulier, le célèbre article de 1970, « L'appareil formel de l'énonciation » et dans le non moins important texte de 1969, « Sémiologie de la langue ». Ma thèse ici, c'est que ces deux articles acquièrent une nouvelle interprétation quand ils sont relus à la lumière des *Dernières Leçons*, récemment divulguées.

La **deuxième** idée, que je vais vous présenter plus précisément dans la deuxième partie de cette exposition, c'est que Benveniste esquisse, dans les *Dernières Leçons*, déjà à un moment où elles sont articulées à d'autres travaux du linguiste, les grandes lignes d'une nouvelle discipline, la « Sémiologie de la langue ». Pour moi, la « Sémiologie de la langue » est, en fait, un nouveau champ du savoir, conçu de façon prospective par Benveniste. Cette nouvelle discipline, cette « Sémiologie de la langue », aurait pour objet « les relations d'interprétance de la langue ».

PREMIÈRE PARTIE

Dans cette partie, je ferai un exercice d'interprétation qui cherche à répondre à la question suivante : comment les *Dernières Leçons* sont liées à la réflexion déjà connue du linguiste, notamment, dans ses articles « L'appareil formel de l'énonciation » et « Sémiologie de la langue » ?

Et je vous présente les deux raisons qui me font croire que cette question est pertinente.

La **première** raison : une fois que les *Dernières Leçons* correspondent – chronologiquement – à la période des réflexions élaborées à partir de « Sémiologie de la langue » et de « L'appareil formel de l'énonciation », il ne serait pas absurde de penser que le linguiste était, à ce moment-là, engagé dans la réflexion sur thèmes qui sont, en quelque sorte, liés les uns aux autres.

La **deuxième** raison : le contenu des *Dernières Leçons* est présent, même si en passant, dans les travaux publiés par Benveniste en vie. C'est cela que disent Coquet et Fenoglio dans l'introduction qu'ils écrivent au livre *Dernières leçons* :

Certes, nous retrouverons le même mouvement de pensée qui anime l'article « Sémiologie de la langue » que Benveniste rédige et publie les mêmes années 1968 et 1969, mais nous voyons se développer devant nous toute une histoire et une réflexion sur l'écriture que nous ne pouvons lire dans aucune des publications du linguiste, alors même qu'il exprime, de manière répétée, son intérêt pour ce sujet. (*Dernières*, 2012, p. 43).

Et, en bas de page, les auteurs disent encore : « Ainsi à la fin de “Sémiologie de la langue” (PLG 2, p. 66) et également à la fin de “L'appareil formel de l'énonciation” (PLG 2, p. 88) ». C'est-à-dire, Coquet et Fenoglio mettent aussi en rapport les deux articles de Benveniste et les *Dernières leçons*.

Alors, je commence en parlant un peu de l'article de 1970. Comment « L'appareil formel de l'énonciation », dans un premier moment, est lié aux *Dernières leçons* ? Une première réponse pourrait être : les deux textes portent sur l'écriture.

Oui, c'est une réponse possible. Les *Dernières leçons*, comme nous le savons tous, abordent longuement le thème de l'écriture ; et « L'appareil », dans son dernier paragraphe, présente un bref commentaire sur l'écriture, dans le passage suivant:

« Il faudrait aussi distinguer l'énonciation parlée de l'énonciation écrite. Celle-ci se meut sur deux plans : l'écrivain s'énonce en écrivant et, à l'intérieur de son écriture, il fait des individus s'énoncer. » (PLG 2, p. 88).

Cependant, je pense que « L'appareil » dialogue avec les *Dernières leçons* aussi pour d'autres raisons. Je vais essayer d'apporter ici mon interprétation sur ce point.

À mon avis, les deux textes peuvent être associés en raison de l'élargissement des horizons qu'ils proposent pour la linguistique.

L'article « L'appareil formel de l'énonciation », comme nous le savons, a été écrit en réponse à une demande de Tzvetan Todorov, pour intégrer le numéro 17 de la revue *Langages*, dédiée aux études de l'énonciation. Puisque la revue ciblait surtout des linguistes, d'une certaine manière, il est possible d'imaginer que Benveniste avait essayé de systématiser les grandes lignes de sa perspective d'approche de l'énonciation.

Et c'est justement ce qu'il fait jusqu'au milieu de l'article. Il présente les différents aspects de l'énonciation et aussi le cadre formel de sa réalisation.

Cependant, après avoir souligné ce premier procédé, je voudrais attirer votre attention aux quatre dernières pages de « L'appareil formel de l'énonciation ». Elles traitent de thèmes très différents, quand on les compare aux premières pages. En effet, les dernières pages de l'article introduisent des questions qui semblent, à mon avis, étranges à l'ensemble de l'article. Je vais les reprendre dans un résumé rapide.

Après avoir présenté les grandes lignes de sa réflexion sur le cadre formel de réalisation de l'énonciation, Benveniste formule, dans l'article, une question sur les limites d'énonciation.

L'auteur dit : « On pourrait objecter qu'il y peut y avoir dialogue hors de l'énonciation ou énonciation sans dialogue. Les deux cas doivent être examinés ». (PLG 2, p. 85). Pour les apprécier, Benveniste rappelle, initialement, le *hain-teny* des Merinas, joute verbale dans laquelle deux partenaires disposent entre eux des proverbes. Il dit :

« Celui des deux jouteurs qui dispose du plus grand stock de proverbes, ou qui en fait l'usage le plus adroit, le plus malicieux, le moins prévu met l'autre à quia et il est proclamé vainqueur. » (PLG 2, p. 85).

D'une manière générale, la conclusion de Benveniste est : **le *hain-teny* a seulement l'apparence de dialogue, mais il n'est pas un dialogue.**

Ensuite, il cite le cas du monologue. Selon Benveniste, à l'inverse du cas du *hain-teny*,

« le 'monologue' procède bien de l'énonciation. Il doit être posé, malgré l'apparence, comme une variété du dialogue, structure fondamentale. Le « monologue » est un dialogue intériorisé... » (PLG 2, p. 85).

D'une manière générale, sa conclusion, dans ce cas, est : **le monologue a l'apparence de monologue, mais il est un dialogue.**

Il semble, donc, que Benveniste, dans ce cas, conçoive la relation entre la *forme* et le *sens* de manière assez spécifique : le hain-teny a la forme d'un dialogue, mais pas le sens ; le monologue, à son tour, la forme d'un monologue, mais pas le sens.

C'est cela qui mène Benveniste à dire que « ces situations appelleraient une double description, de forme linguistique et de condition figurative » (PLG 2, p. 86). Et il ajoute encore :

« On se contente trop facilement d'invoquer la fréquence et l'utilité pratiques de la communication entre les individus pour admettre la situation de dialogue comme résultant d'une nécessité et se dispenser d'en analyser les **multiples variétés**. » (PLG 2, p. 86).

L'une de ces variétés, c'est ce que Malinowski appelle la communion phatique – « un type de discours dans lequel les liens de l'union sont créés par un simple échange de mots » (Malinowski *apud* Benveniste PLG 2, p. 87) – dont la nature condense le phénomène psychosocial et la fonction linguistique.

Dans cette partie de « L'appareil formel de l'énonciation », Benveniste cite longuement Malinowski – en réalité, pendant presque deux pages. Il y a peu de lecteurs qui s'arrêtent à cette citation. Une exception est Aya Ono (2007) qui, dans son livre *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, se dédie à traiter de la présence de Malinowski dans l'article, en la reliant au contexte de la citation et de l'énonciation impersonnelle dans le cadre théorique de Benveniste.

Je ne m'intéresse pas ici à attirer l'attention sur la question abordée par Malinowski dans cette citation. Mon intérêt réside dans le fait de Malinowski apparaître à ce moment-là et tout au long de « L'appareil ». Pourquoi Benveniste évoque durant si longtemps Malinowski ? La réponse semble se rapporter à l'impact social du phénomène linguistique traité par Malinowski. En d'autres termes : à mon avis, Malinowski est longuement cité parce que Benveniste, à ce moment, porte un grand intérêt aux relations entre le langage et la culture. C'est cela qui fait Benveniste évoquer l'anthropologue de manière si détaillée.

Mon interprétation semble trouver un écho dans l'article de Benveniste lui-même. Il dit :

« On est ici à la *limite du « dialogue »*. Une relation personnelle créée, entretenue, par une forme conventionnelle d'énonciation revenant sur elle-même, se

satisfaisant de son accomplissement, ne comportant ni objet, ni but, ni message, pure énonciation de paroles convenues, répétée par chaque énonciateur. » (PLG 2, p. 88).

Les italiques ci-dessus attirent l'attention sur le fait que – à mon avis – ce que Benveniste met en évidence, c'est qu'il y a des phénomènes dont les formes ne sont pas liées, d'une façon évidente, au « dialogue ». En d'autres termes : il y a des phénomènes qui, malgré son apparence d'un dialogue, ne peuvent pas être considérés comme ayant la structure propre au dialogue, dans laquelle « Deux figures en position de partenaires sont alternativement protagonistes de l'énonciation » (PLG 2, 85). Les guillemets dans le mots « dialogue » introduisent exactement un détachement de la notion commune de dialogue.

Il vaut la peine de faire un bref résumé ici, pour que l'on puisse conserver l'essence de mon argumentation :

a) Le hain-teny a l'apparence de dialogue ; il a donc la forme, mais le cadre figuratif, le sens, lui manque ;

b) Le monologue, pour sa part, n'a pas l'apparence de dialogue ; il a donc la forme de monologue, mais son cadre figuratif, c'est celui du dialogue, le sens ;

c) La communion phatique est à la limite du dialogue.

À mon avis, ces phénomènes introduisent, dans l'article, une discussion beaucoup plus large que la discussion présentée au départ. Il ne s'agit plus d'étudier le cadre formel de réalisation de l'énonciation, mais de mettre en cause les limites de l'énonciation. Ces points seraient certainement développés par Benveniste dans des recherches futures. Au moment de l'écriture de « L'appareil » pourtant Benveniste se limite à terminer le texte en énonçant dans son dernier paragraphe « Bien d'autres développements seraient à étudier dans le contexte de l'énonciation » (PLG 2, p. 88). Cette dernière affirmation tout juste serait déjà suffisante pour mettre le texte en rapport avec les *Dernières leçons*.

Cependant, toujours dans le dernier paragraphe, il y a un autre point qui, à mon avis, met « L'appareil » en relation aux *Dernières leçons* : il s'agit de la dernière phrase du texte. À ce moment-là, Benveniste dit que « de longues perspectives s'ouvrent à l'analyse des **formes complexes du discours**, à partir du cadre formel esquissé ici ». (PLG 2, p. 88).

Et c'est quoi exactement ces formes complexes du discours ? L'article semble dire que le cadre formel de l'énonciation *s'ouvre* à l'étude des **formes complexes du discours**. Et s'il *s'ouvre* à l'étude, c'est parce que ces formes complexes du discours ne sont pas encore abordées par la linguistique.

Pourrions-nous dire que l'écriture – qui est citée dans ce même paragraphe de « L'appareil » – est une forme complexe qui mériterait une étude spécifique ?

En résumé, je pense que Benveniste, dans « L'appareil formel de l'énonciation », thématise sur des aspects complexes du discours, qui incluent des phénomènes limitrophes, dont l'impact social est indéniable, et qui exigent que la linguistique va au-delà du cadre formel de l'énonciation.

Maintenant, je vous parle un peu du texte « Sémiologie de la langue ».

« Sémiologie de la langue » est, sans aucun doute, l'un des textes les plus complexes de Benveniste. Les motifs qui me mènent à une telle évaluation sont nombreux : la présence de Peirce et de Saussure, la formulation des principes des relations entre les systèmes sémiotiques, l'ampleur du champ d'application de la distinction sémiotique / sémantique, d'entre autres.

Donc, mon objectif ici est modeste. Je veux juste voir dans quelle mesure l'on peut penser que « Sémiologie de la langue » présente, de manière prospective, les réflexions que l'on voit dans les récents articles publiés de Benveniste.

Je commence par la fin du texte. Dans cette partie, l'on trouve le célèbre passage suivant :

« (...) il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue. Ce dépassement se fera par deux voies :

- dans l'analyse intra-linguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours, que nous appellons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera sémiotique ;

- dans l'analyse translinguistique des textes, des oeuvres, par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation.

Ce sera une sémiologie de « deuxième génération », dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale. » (PLG 2, p. 66).

Dans ce long passage, il y a beaucoup à être exploré. J'aimerais seulement souligner quelques points qui, à mon avis, peuvent être interprétés dans toute sa complexité à partir des *Dernières leçons*.

a) Benveniste croit qu'il faut dépasser la notion de signe de Saussure comme *principe unique* : c'est-à-dire, il ne s'agit pas de dépasser Saussure, mais d'aller au-delà du signe comme la seule possibilité d'instauration d'une sémiologie. Alors, l'on peut conclure que Benveniste envisage l'existence d'un autre principe, pas seulement de celui du signe, qui contribuerait à mettre en place une sémiologie ;

b) Il y a deux voies pour faire ce dépassement ;

b.1) la première est intra-linguistique. Benveniste considère la *nouvelle dimension de signifiante*, le *sémantique*, le plan énonciatif, le discours, comme intra-linguistique. Cette posture est très importante, parce qu'elle élimine toute interprétation – fréquente chez les moins informés sur la linguistique développée par Benveniste – selon laquelle l'énonciation serait quelque chose d'extra-linguistique. La dimension du discours, chez Benveniste, est intra-linguistique et c'est l'une des voies par lesquelles l'on dépasserait Saussure ;

b.2) la deuxième voie est translinguistique : c'est l'étude des oeuvres, de grandes quantités de texte ;

c) Comment faire cette analyse translinguistique ? Par l'élaboration d'une *métasémantique*. Et qu'est-ce que c'est la *métasémantique* ? Benveniste ne nous dit rien à propos de cette « nouvelle » discipline ; il traite seulement de son principe, le principe majeur : elle se construira sur la sémantique de l'énonciation. En d'autres termes : une métasémantique est une analyse translinguistique qui part de la sémantique de l'énonciation ;

d) Cette métasémantique sera une « sémiologie de deuxième génération ». Quelle est la sémiologie de première génération ? C'est celle de Saussure, la sémiologie fondée sur le principe du signe ; la deuxième, quant à elle, est basée sur l'énonciation et elle est encore à faire.

Je voudrais maintenant insister un peu plus sur le point d'« élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation ».

Ici, il semble que Benveniste projette l'existence d'une nouvelle discipline – la métasémantique – qui aurait la tâche de faire l'analyse translinguistique des textes et des oeuvres. Cette métasémantique se constituerait sur la sémantique de l'énonciation.

Comme je vous ai déjà souligné, la métasémantique serait une « sémiologie de "deuxième génération", dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale ». (PLG 2, p. 66).

Benveniste, à mon avis, esquisse le projet d'une nouvelle discipline, d'une sémiologie de deuxième génération, d'une sémiologie de la langue.

Serait-il possible alors de penser que « les formes complexes du discours », de 1970, font partie de l'objet de l'analyse translinguistique, de la métasémantique – d'une sémiologie de deuxième génération –, ainsi nommée en 1969 ?

Je crois qu'avec les termes *formes complexes du discours*, *translinguistique*, *métasémantique* et *sémiologie de deuxième génération*, Benveniste ouvre ses études au-delà de la limite donnée par ce qui est connu comme étant habituellement l'objet d'étude de la théorie énonciative – les marques de l'énonciation dans l'énoncé. Il signale également la possibilité d'application de la perspective de l'analyse énonciative à des « formes complexes du discours » : c'est-à-dire, des ouvrages, des textes, etc. Ceci est encore à développer.

DEUXIÈME PARTIE

Dans la première partie de mon exposé, j'ai parcouru l'itinéraire suivant :

- a) J'ai soutenu que le thème traité dans les *Dernières leçons*, l'écriture, est un thème d'intérêt général, non seulement d'intérêt d'une linguistique *stricto sensu* ; c'est donc un thème qui a une grande importance pour Benveniste dans l'élaboration d'une sémiologie de la langue ;
- b) J'ai également affirmé que cet intérêt à des thèmes majeurs est présent dans « L'appareil formel de l'énonciation » (dans l'étude de la communion phatique de Malinowski, dans la citation du hain-teny, dans l'approche du monologue). En outre, qu'il y a, dans ce texte, l'usage de l'expression « formes

complexes du discours », une notion importante, qui indique une ouverture vers un cadre d'analyse plus large;

c) Finalement, j'ai soutenu que l'article « Sémiologie de la langue » présente, prospectivement, les réflexions qui sont dans les récents travaux publiés de Benveniste. En particulier, Benveniste semble créer les principes d'une nouvelle discipline, la Sémiologie de la langue.

Dans la deuxième partie de mon exposé, que je commence maintenant, je voudrais vous inviter à réfléchir sur un seul point que je considère comme essentiel, qui apparaît à la fois dans « Sémiologie de la langue » et dans les *Dernières leçons* : la notion d'interprétance.

Benveniste accorde clairement à l'interprétance une place de grande importance. Selon lui, « la langue peut, en principe, tout catégoriser et interpréter, y compris elle-même » (PLG 2, p. 62). Pour lui, « la langue nous donne le seul modèle d'un système qui soit sémiotique à la fois dans sa structure formelle et dans son fonctionnement » (PLG 2, p. 62). Et pourquoi ?

Parce la langue est « l'organisation sémiotique par excellence » :

« 1° elle se manifeste par l'énonciation, qui porte référence à une situation donnée ; parler, c'est toujours parler-de ;

2° elle consiste formellement en unités distinctes, dont chacune est un signe ;

3° elle est produite et reçue dans les mêmes valeurs de référence chez tous les membres d'une communauté ;

4° elle est la seule actualisation de la communication intersubjective. » (PLG 2, p. 62).

En outre, la langue est le seul système sémiologique qui a la *double signifiante*, celle du mode sémiotique et celle du mode sémantique. Benveniste nous dit :

« La langue est le seul système dont la signifiante s'articule ainsi sur deux dimensions. Les autres systèmes ont une signifiante unidimensionnelle : ou sémiotique (gestes de politesse ; *mudrās*), sans sémantique ; ou sémantique (expressions artistiques), sans sémiotique. Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation. De là provient son pouvoir majeur, celui de créer un deuxième niveau d'énonciation, où il devient possible de tenir des propos signifiants sur la signifiante. **C'est dans cette faculté métalinguistique que nous trouvons l'origine de la relation d'interprétance par laquelle la**

langue englobe les autres systèmes. » (PLG 2, p. 65).

Ici, Benveniste établit une controverse sans précédents : il y a des systèmes qui ont seulement le mode sémiotique ; et il y a des systèmes qui ont seulement le mode sémantique. Je ne prétends pas évaluer les mérites de cette affirmation, bien que je la considère comme une idée très invitante à la recherche. Je veux juste réfléchir, plus attentivement, à la partie mise en évidence dans la citation : la relation d'interprétance permet la langue d'englober les autres systèmes.

Sur ce, je voudrais, ici, attirer votre attention à deux points. Benveniste dit que :

- a) la langue « peut, en principe, tout catégoriser et interpréter » (PLG 2, p. 62) ;
- b) la langue « peut (...) interpréter, y compris elle-même » (PLG 2, p. 62).

Si je comprends bien l'article « Sémiologie de la langue » et les *Dernières leçons*, Benveniste n'arrive pas à donner des informations majeures concernant la manière dont la langue « englobe les autres systèmes ». Au maximum, l'on peut dire qu'il formule un principe.

Pourtant, dans les *Dernières leçons*, il montre comment la langue interprète à soi-même, ce qu'il appelle l'« auto-sémiotisation de la langue ». L'écriture serait la preuve que la langue s'interprète elle-même. Je répète : l'écriture est l'évidence de l'auto-sémiotisation de la langue.

En résumé, ce que je soutiens ici, c'est que les *Dernières leçons* se dévoilent comme un moment d'évident développement d'un aspect du mécanisme d'interprétance de la langue : celui de l'interprétance de la langue par elle-même. Cependant, du point de vue de la recherche prospective, il reste encore à examiner comment se produisent les relations d'interprétance de la langue par rapport à ce qu'elle n'est pas.

CONCLUSION

Pour conclure, je voudrais vous inviter à réfléchir à la place que le couple sémiotique / sémantique occupe dans la réflexion de Benveniste.

Je crois que cette dyade - sémiotique / sémantique - , formulée dans « La forme et le sens dans le langage », n'a pas le même statut théorique que l'on voit dans « Sémiologie de la langue » et dans les *Dernières leçons*.

Le texte que nous connaissons comme « La forme et le sens dans le langage » a été premièrement diffusé dans une conférence, pendant laquelle Benveniste s'adresse à des philosophes et, en particulier, aux philosophes du langage. Il se limite à traiter d'un thème cher à la philosophie et, en même temps, à la linguistique – celui de la forme et du sens dans le langage – et à l'aborder à la manière d'un linguiste. La discussion qui donne suite à la conférence se cantonne au débat sur des aspects du langage, à partir d'une perspective linguistique.

Si je ne me trompe pas, c'est bien le contexte d'apparition de la distinction sémiotique / sémantique dans ce texte.

Cette réflexion me mène à conclure que sémiotique et sémantique, dans « La forme et le sens dans le langage », sont au service d'une réflexion linguistique *stricto sensu*. La preuve de ce que je dis peut être trouvée dans la discussion entre Benveniste et le philosophe Piguet au cours du débat qui suit la conférence, présentée à *Sociétés de Philosophie de langue française* et repris dans « La forme et le sens dans le langage ». Piguet pose la question suivante :

«M. Benveniste a dit à peu près ceci : 'le sens de la phrase est autre chose que le sens des mots qui la composent ; le sens des phrases est donné par l'idée, le sens des mots par leurs emploi dans la phrase'. Il a ajouté : 'les sens de la phrase équivaut à la totalité de l'idée, perçue sémantiquement ; la forme de la phrase en revanche est donnée par la dissociation de cette totalité en unités sémiotiques ou par la composition d'unités sémiotiques indépendantes'. Il apparaît donc que la sémiotique et la sémantique forment deux plans qui relèvent sinon de méthodes, du moins d'idées épistémologiques ou méthodologiques distinctes. La **sémantique présupposerait une méthode globale d'appréhension du sens**. Par opposition, la méthode ou la direction de l'esprit requise dans la **sémiotique serait de composition ou de décomposition, donc analytique et non globale**.

Ma question est dès lors la suivante : comment ces deux méthodes s'allient-elles à l'intérieur de la linguistique ? Comment la sémiotique et la sémantique peuvent-elles coexister méthodologiquement, si l'une est **de type analytique**, et l'autre **de type global** non-analytique ? Quelle doit alors être finalement la méthode fondamentale rectrice de la linguistique dans son ensemble ? » (PLG 2, p. 235).

Le philosophe interpelle Benveniste avec une question à laquelle la réponse – comme il le dit lui-même – guiderait la linguistique dans son ensemble. La réponse donnée par Benveniste à Piguet est, dans un premier temps, frustrante : il rejette toute

possibilité d'intégrer l'analytique - de l'ordre du sémiotique - au global - de l'ordre du sémantique.

La question formulée par Piguet, à mon avis, est très pertinente. C'est une question majeure à développer non seulement par les études énonciatives, mais aussi par la linguistique en général. Enfin, comment intégrer une interprétation globale du sens – résultant de l'analyse d'un ensemble qui réunit le linguistique et la situation spatio-temporelle d'interlocution – avec une description analytique des mécanismes qui permettent les ressources linguistiques *stricto sensu* ?

Enfin, le couple sémiotique / sémantique est dans « La forme et le sens dans le langage » au service d'une analyse linguistique de la forme et du sens.

Déjà, dans « Sémiologie de la langue » et dans les *Dernières leçons*, le contexte semble être assez distinct. En effet, ici, Benveniste ne formule pas les principes d'une linguistique, mais d'une *sémiologie*, la nouvelle discipline, la Sémiologie de la langue, la métasémantique, la sémiologie de deuxième génération.

Sémiotique et sémantique servent ici pour argumenter en faveur d'une sémiologie différente de celle évoquée par Ferdinand de Saussure. La sémiologie de Benveniste ne se fonde pas uniquement sur la notion de *signe*, comme chez Saussure, mais plutôt sur le discours et, notamment, sur l'aspect propre à la langue d'être interprétant de soi-même et des autres systèmes sémiologiques.

La *Sémiologie de la langue* serait justement résultante de la propriété que la langue possède d'interpréter à soi-même et d'interpréter également d'autres systèmes.

Voilà le *dépassement* que Benveniste semble proposer par rapport à la théorie développée par Saussure. Mais attention: il ne s'agit pas d'une négation de la linguistique saussurienne, mais de la fondation d'un autre champ qui inclut Saussure: celui de la Sémiologie de la langue.

Je ne peux pas manquer de rappeler, ici, en conclusion, que le dernier mot utilisé par Benveniste, (présent) dans les *Dernières leçons*, c'est *sémiologie*. Dit Benveniste :

« En réalité, le problème du sens est le problème de la langue même, et comme la langue m'apparaît comme un paysage mouvant (elle est le lieu de *transformations*) et qu'elle se compose d'éléments différents (verbes, noms, etc.), le sens se ramène à rechercher la manière de signifier propre à chacun des éléments en question. L'étude d'ensemble serait la sémiologie. » (*Dernières*, p. 146).

Je crois que cette étude ne fait que commencer.

Enfin, il est temps de terminer. Dans cette dernière exposition, et dans ce moment de conclure, je voudrais souligner que j'ai essayé de garder la prudence tout au long de mes expositions, surtout de ne pas réduire la pensée sur le langage développée par Benveniste.

Il s'agit d'une large théorie sur le langage, qui est, en fait, traversée par une sorte de triade épistémologique qui fonde une sorte d'anthropologie du langage : l'homme, le langage et la culture. Cette triade est mobilisée dans toutes les analyses que l'auteur fait du langage, soit les comparatistes, soit celles de la linguistique générale, soit celles de l'énonciation. À mon avis, Benveniste enseigne que l'homme est dans la langue et que cette présence est une fonction essentielle de cet homme, de l'homme qui parle, ce qui la rend l'objet d'une anthropologie : une anthropologie du langage.

Mon hypothèse, c'est que Benveniste permet d'ancrer une linguistique véritablement préoccupée des formes de la présence de l'homme dans la langue ; une présence inventive qui ne pourrait pas être détachée de la notion de culture.

Enfin, il est temps de relire Benveniste. Il faut vraiment que la linguistique vienne à se surprendre de nouveau par la finesse d'un raisonnement qui se construit à la mesure qu'il est exposé. Le jeune linguiste – celui qui est en préparation et qui ne pense pas que tout est déjà dit – devra bénéficier de la sagacité d'un maître.

La « Sémiologie de la langue » est là et interroge à tous ceux qui s'intéressent à l'actualité de la pensée de Benveniste, parce que – comme il nous dit – « de longues perspectives s'ouvrent... » (PLG 2, p. 88).

Merci beaucoup de votre attention !

Bibliographie

BENVENISTE, E. L'appareil formel de l'énonciation. In: _____. *Problèmes de linguistique générale*, 2. Paris, Gallimard, 1974.

BENVENISTE, E. Sémiologie de la langue. In: _____. *Problèmes de linguistique générale*, 2. Paris, Gallimard, 1974.

BENVENISTE, Émile. *Dernières leçons*. Collège de France 1968-1969. EHESS, Gallimard, Seuil, Paris, 2012. (Texte établi par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio).